

alors que j'aurais voulu leur centupler mes caresses et les inonder de bonheur. Espérant enfin que les gens difformes pouvaient mieux aimer que les autres, et que les natures rachitiques se raccrocheraient à la vie par la volupté, je me suis donnée à des bossus, à des nègres, à des nains; je leur fis des nuits à rendre jaloux des millionnaires; mais je les épouvantais peut-être, car ils me quittaient vite. Ni les pauvres ni les riches, ni les beaux ni les laids n'ont pu assouvir l'amour que je leur demandais à remplir. Tous, faibles, languissants comme dans l'ennui, avortons conçus par des paralytiques que la vie énerve, que la femme tue, craignant de mourir dans des draps comme on meurt à la guerre, il n'en est pas un que je n'aie vu lassé dès la première heure!

Il n'y a donc plus sur la terre de ces jeunesses divines d'autrefois! Plus de Bacchus, plus d'Apollons! Plus de ces héros qui marchaient couronnés de pampres et de lauriers!

. . . . .

---

## CHANT DE LA MORT

## LE CHANT DE LA MORT

I

La nuit, l'hiver, quand la neige tombe lentement comme des larmes blanches du ciel, c'est ma voix qui chante dans l'air et fait germer les cyprès en passant dans leur feuillage.

Alors je m'arrête un instant dans ma course, je m'assieds sur les tombes froides, et tandis que les oiseaux noirs voltigent à mes côtés, tandis que les morts sont endormis, tandis que les arbres se penchent, tandis que tout pleure ou tout sommeille, mes yeux brûlés regardent les nuages blancs qui se déploient et s'allongent au ciel comme des linceuls qu'on étendrait sur des géants.

Oh! combien de nuits, de siècles et d'années se sont ainsi passés! J'ai tout vu naître et j'ai tout vu périr!

A peine si je compte les brèches que chaque génération apporte sur ma faux. Je suis éternelle comme Dieu, je suis la nourrice du monde qui l'endort chaque soir dans une couche chérie. Toujours mêmes fêtes et même travail. Chaque matin je pars, et chaque soir je reviens, tenant dans un pan de mon linceul toute l'herbe que j'ai fauchée, et puis je la jette aux vents!

## II

Quand les vagues montent, que le vent crie, que le ciel éclate en sanglots et que l'Océan, comme un fou, se met en colère, alors, quand tout tourbillonne et hurle, je m'étends sur ces flots écumeux, et la tempête me berce mollement comme une reine dans son hamac. L'eau de la mer rafraîchit pour quelques jours mes pieds brûlés par les larmes des générations passées qui s'y sont cramponnées pour m'arrêter.

Et puis, quand je veux que tout cesse, quand cette colère commence à m'endormir comme des

chants, d'un coup de tête je l'apaise, et la tempête si superbe, si grande, n'est plus, comme les hommes, les flottes et les armées qu'elle remuait sur son sein!

.....  
Qu'ai-je aimé de tout ce que j'ai vu, trônes, peuples, amours, gloires, deuils et vertus? Rien que mon linceul qui me couvre.

## III

Et mon cheval! mon cheval, oh! comme je t'aime aussi!

Comme tu cours sur le monde, comme ton sabot d'acier retentit bien sur les têtes que tu broies dans ton galop, ô mon cheval!

Ta crinière est droite et hérissée, tes yeux flamboient et tes crins plient sur ton cou quand le vent nous emporte tous deux dans notre course sans limites. Jamais tu ne te fatigues; pas de repos, pas de sommeil pour nous deux.

Tes hennissements, c'est la guerre, tes naseaux qui fument, c'est la peste qui s'abat comme un brouillard.

Et puis, quand je lance mes flèches, tu abats

si bien avec ton poitrail les pyramides et les empires, et ton sabot si bien les casse, les couronnes!

Comme on te respecte, comme on t'adore !  
Les papes pour t'implorer te jettent leur tiare ;  
les rois, leur sceptre ; les peuples, leurs malheurs ;  
les poètes, leur renommée ; et tout cela tremble  
et s'agenouille, et tu galopes, tu bondis, tu  
marches sur les têtes prosternées.

. . . . . O mon cheval ! toi, tu es le seul don  
que m'ait fait le ciel ; tu as le jarret de fer, la  
tête de bronze ; tu cours tout un siècle, comme  
s'il y avait des aigles dans les plis de tes cuisses ;  
et puis, quand tu as faim, tous les mille ans,  
tu manges de la chair et tu bois des larmes. O  
mon cheval ! je t'aime comme la mort peut  
aimer.

. . . . .

#### IV

Il y a si longtemps que je vis ! J'ai tout vu.  
Oh ! que je sais de choses ! que je renferme de  
mystères et de mondes à moi !

Parfois, quand j'ai bien fauché, bien couru

sur mon cheval, quand j'ai bien éparpillé mes  
traits, la lassitude me prend et je m'arrête.

Mais il faut recommencer, reprendre la  
course infinie qui parcourt les espaces et les  
mondes. C'est moi qui emporte les croyances  
avec les gloires, les amours avec les crimes, tout,  
tout. Je déchire moi-même mon linceul, et une  
faim atroce me torture sans cesse, comme si un  
serpent éternel me mordait les entrailles.

Et si je jette les yeux derrière moi, je vois la  
fumée de l'incendie, la nuit du jour, l'agonie de  
la vie. Je vois les tombes qui sont sorties de mes  
mains et le champ du passé si plein de néant.  
Alors je m'assois, je repose mes reins si fati-  
gués, ma tête si lourde, mes pieds si las, et je  
regarde dans un horizon rouge, immense, sans  
bornes, qui s'enfonce toujours et s'élargit sans  
cesse. Je le dévorerais comme les autres.

Quand donc, ô Dieu ! dormirai-je à mon tour ?  
Quand cesseras-tu de créer ? Quand pourrai-je,  
comme un fossoyeur, m'étendre dans mes  
tombes et me laisser balancer ainsi sur le monde  
au dernier souffle, au dernier râle de la nature  
mourante aussi ?

Alors, je jetterai mes flèches et mon linceul,

je laisserai partir mon coursier qui paîtra sur l'herbe des pyramides, qui se couchera dans les palais des empereurs, qui boîra la dernière goutte d'eau de l'Océan et qui humera la dernière vapeur du sang ! Il pourra tout le jour, toute la nuit, pendant tous les siècles, errer au gré de son caprice, franchir d'un saut depuis l'Atlas jusqu'à l'Himalaya, courir dans son orgueilleuse paresse depuis le ciel jusqu'à la terre, s'amuser à troubler la poussière des empires écroulés, galoper dans les plaines de l'Océan desséché, bondir sur la cendre des grandes villes, aspirer le néant à pleine poitrine, s'y étaler, et y ruer à l'aise.

Puis, lassé peut-être aussi comme moi, cherchant un précipice où te jeter, tu voudras, hâtant, l'abattre au bout de ta course, devant la mer de l'infini, et là, l'écume à la bouche, le cou tendu, les naseaux vers l'horizon, tu imploreras comme moi un sommeil éternel où tes pieds en feu puissent se reposer, un lit de feuilles vertes où tes paupières calcinées puissent se clore ; et attendant immobile sur le rivage, tu demanderas quelque chose de plus fort que toi pour te broyer d'un seul coup, tu demanderas d'aller rejoindre

la tempête apaisée, la fleur fanée, le cadavre pourri. Tu demanderas le sommeil, car l'éternité est un supplice, et le néant se dévore

Oh ! pourquoi sommes-nous venus ici ? Quel ouragan nous a jetés dans l'abîme, quel ouragan nous rapportera vers les mondes inconnus d'où nous venons ?

Mais avant, ô mon bon coursier, tu peux courir encore, tu peux flatter ton oreille du bruit des choses que tu broies. Ta course est longue : du courage ! Longtemps tu m'as portée ; un plus long temps se passera, et nous deux nous ne vieillissons pas. Les étoiles pâlisent, les montagnes s'affaissent, la terre s'use sur ses axes de diamant : nous deux seuls nous sommes éternels, le néant vivra toujours !

Aujourd'hui tu peux te coucher à mes pieds, polir tes dents sur la mousse des tombeaux, car Satan m'abandonne, et un pouvoir dont je ne connais pas la force m'enchaîne à sa volonté. Les morts vont se réveiller.

C'est un spectacle de Dieu et qui me rappellera ma jeunesse, ma journée d'hier et ma journée de demain.

## V

Satan, je t'aime ! Toi seul tu comprends peut-être mes joies et mes délires. Mais, plus heureux, un jour quand le monde ne sera plus, tu pourras te reposer comme lui et dormir dans le vide.

Et moi qui ai tant vécu, tant travaillé, qui n'ai eu que de chastes amours et d'austères pensées, il faudra durer. L'homme a le tombeau, la gloire a l'oubli, le jour se repose dans la nuit, mais moi !

Et je suis seule dans ma route parsemée d'ossements, bordée de ruines ! Les anges ont leurs frères, les démons aussi ont leurs compagnes d'enfer ; mais moi, toujours le même bruit de ma faux qui coupe, de mes flèches qui sifflent, de mon cheval qui galope. Toujours l'écho de la même vague qui vient mordre le monde !

SATAN.

Tu te plains, la plus heureuse des créatures du ciel ! La seule qui soit grande, belle, immuable, éternelle comme Dieu, la seule qui puisse l'égaliser, ô toi ! qui un jour l'abattras à son tour, quand tu auras terrassé l'univers sous les pieds de ton cheval !

Et alors, quand Dieu ne sera plus, quand le firmament s'échappera de tous côtés, que les étoiles courront éperdues, que les âmes, sorties de leur séjour, erreront dans l'abîme, s'entrechoqueront, se briseront avec des soupirs et des sanglots ; alors, pour toi, que de délices ! Tu iras siéger sur le trône éternel du ciel et de l'enfer ! Tu pourras renverser toutes les planètes, tous les astres, tous les ciels, tous les mondes ; tu pourras lâcher ton cheval dans les prairies d'émeraudes et de diamants ; tu pourras lui faire une litière avec les ailes que tu auras arrachées aux anges et le couvrir de la robe azurée du Christ ! Tu pourras broder ta selle avec toutes les étoiles de l'empyrée, et puis tu le tueras ! Et quand tu auras tout brisé, qu'il n'y aura plus qu'un grand vide, que tu auras déchiré ton cercueil, cassé tes flèches, alors tu te feras une couronne de pierre avec la plus haute montagne du ciel, et tu te lanceras dans l'abîme ! Ta chute, dût-elle durer un million de siècles, tu mourras. Car le monde doit finir, tout, excepté moi ! Je serai plus immortel que Dieu ! Je dois vivre pour former le chaos d'autres mondes.

## LA MORT.

Tu n'as pas comme moi ce vide et ce froid de mort qui me glace.

## SATAN.

Non, mais c'est une fièvre ardente et sans relâche ; c'est une lave qui brûle les autres et qui me leurre.

Toi, au moins, tu n'as qu'à abattre. Mais moi je fais naître et je fais vivre. Je dirige les empires, je domine dans les affaires de l'État et du cœur.....

..... Il faut que je sois partout. Je fais résonner l'argent, briller les diamants, retentir les noms. Je chuchote aux femmes, aux poètes, aux ministres, des mots d'amour, de gloire, d'ambition. A la fois je suis chez Messaline et chez Néron, à Paris, à Babylone. Si on découvre une île j'y saute le premier, un roc perdu dans les mers, j'y suis avant les deux hommes qui s'y entre-égorgeront pour se le disputer. En même temps je m'étale sur le sofa usé de la courtisane et sur la litière parfumée des empereurs. La haine, l'envie, l'orgueil, la colère, tout cela sort à la fois de mes lèvres. La nuit et le jour je travaille. Tandis qu'on brûle les chrétiens, je me

vautre avec la volupté dans les bains de rose, je cours sur les chars, je me désespère dans la misère, je rugis dans l'orgueil.

Enfin j'ai fini par croire que j'étais le monde et que tout ce que je voyais se passait en moi.

Parfois je suis fatigué, je deviens fou, je perds mon bon sens et je fais des sottises à faire rire de pitié le dernier de mes démons.

Et moi non plus personne ne m'aime, ni le ciel dont je suis le fils, ni l'enfer dont je suis le maître, ni la terre dont je suis le dieu ! Toujours des convulsions, de la rage, du sang, de la frénésie ! Jamais non plus mes yeux n'ont de sommeil, jamais mon âme n'a de repos. Toi, au moins, tu peux reposer ta tête sur la fraîcheur des tombeaux. Mais moi j'ai la clarté des palais, les sombres malédictions de la faim et la fumée des crimes qui montent au ciel.

Ah ! je suis châtié par le Dieu que je hais. Mais je sens que j'ai l'âme plus large que sa colère, je sens qu'un de mes soupirs pourrait aspirer le monde tout entier et le faire passer dans ma poitrine, où il brûlerait comme je brûle.

Quand donc, Seigneur, ta trompette sonnera-t-elle ? Il me semble qu'une large harmonie pla-

nera alors sur les collines et les océans; car je souffrirai avec toute l'humanité; les cris et les sanglots apaiseront le bruit des miens!

.....

... Une cohorte de squelettes montés sur des chars s'avancait en courant avec de grands cris de joie et des éclats de triomphe. Derrière eux pendaient des armes brisées, des couronnes de laurier dont les feuilles jaunies et desséchées s'en allaient rapidement avec la poussière et les vents.

« Tiens! voilà Rome, l'éternelle, qui marche en triomphe, dit Satan. Son Colisée et son Capitole sont deux grains de sable qui lui ont servi de piédestal, mais la mort a fauché dans le bas et la statue est tombée.

« Écoute! En tête est Néron, ce fils chéri de mon cœur, le plus grand poète que la terre ait eu. »

.....

Néron courait sur un char traîné par douze squelettes de chevaux. Le sceptre dans ses mains, il frappait leur croupe osseuse. Debout, son linceul ondulait et flottait en larges plis. Il tournait aussi dans la carrière, des cris à la bouche et les yeux en feu :

« Vite! vite! Plus vite encore! Je veux que

vos pieds brûlent le sable, que vos naseaux jettent une écume à blanchir vos poitrails. Eh quoi, les roues ne fument pas encore? Entendez-vous les fanfares qui résonnent jusqu'à Ostie, les battements de mains du peuple, les cris de joie? Tenez! voilà le safran qu'on jette à pleines mains et qui tombe dans mes cheveux; voilà le sable déjà mouillé de parfums. Oh! comme mon char roule bien, comme vos cous s'allongent sous vos rênes dorées! Allons, plus vite! La poussière roule, mon manteau flotte, le vent parle et crie : triomphe, triomphe! Allons, plus vite, plus vite! Voilà qu'on applaudit, qu'on trépigne, qu'on s'agite. C'est Jupiter qui va dans le ciel! Vite, vite! encore plus vite! »

Et son char semblait traîné par des démons; une vapeur noire et de la poussière de sang se mêlaient dans l'espace; sa course vagabonde cassait les tombes et les cadavres réveillés, qui se pliaient en deux sous les roues de son char.

Il descendit.

« Maintenant que six cents de mes femmes exécutent en silence des danses de Grèce, pendant que je me baignerai au milieu des roses,



dans ma baignoire de porphyre. Et puis elles viendront toutes avec moi, oui, toutes, toutes!

« Je les veux nues, sans diamants, sans parfums; je veux qu'elles forment un cercle en dansant, qu'elles s'entrelacent, et que de tous côtés on voie leurs croupes d'albâtre passer et repasser et se plier mollement, comme, le soir, les roseaux de l'Inde, dans l'eau amoureuse d'une mer parfumée!

« Et je donnerai l'empire, les mers, le sénat, l'Olympe, le Capitole, à celle qui m'aimera le mieux, à celle dont je sentirai le cœur battre sous le mien, à celle qui saura le mieux laisser pendre ses cheveux, me sourire et m'entourer de ses bras, à celle qui saura mieux m'endormir de ses chants d'amour et puis me réveiller par des transports de feu, par des convulsions inouïes et des morsures voluptueuses. Je veux que Rome se taise cette nuit, que le bruit d'aucune barque ne trouble les eaux du Tibre; car j'aime à voir la lune se mirer dans ses ondes et à entendre les voix de femme y résonner; je veux qu'à travers mes draperies passent des vents embaumés; ah! je veux mourir d'amour, de volupté, d'ivresse!

« Et tandis que je mangerai des mets que moi

seul mange, et qu'on chantera, et que des filles découvertes jusqu'à la ceinture me serviront des plats d'or et se pencheront pour me voir, on égorgera quelqu'un; car j'aime, et c'est un plaisir de Dieu, à mêler les parfums du sang à ceux des viandes, et ces voix de la mort m'assoupiront à table.

« Cette nuit je brûlerai Rome. Cela éclairera le ciel, et le fleuve roulera des flots de feu.....

« ..... Plus tard, je veux faire un plancher d'aloès sur la mer d'Italie, et tout Rome viendra y chanter. Les voiles seront de pourpre, j'aurai un lit de plumes d'aigles et j'y tiendrai dans mes bras, à la vue du monde entier, la plus belle femme de l'empire, et on applaudira de voir les jouissances d'un dieu. Alors la tempête grondera en vain sous moi; j'étoufferai sa colère sous mes pieds et le bruit de mes baisers apaisera celui des vagues.

« . . . . Eh quoi? Vindex se révolte, mes légions m'abandonnent, mes femmes fuient effrayées dans les galeries? Tout pleure et se tait; le tonnerre seul fait entendre sa voix. Est-ce que je vais mourir?

LA MORT.

A l'instant !

NÉRON.

E il faudra abandonner mes nuits pleines de voluptés, mes jours remplis de festins, de délices, de spectacles, mes triomphes, mes chars et la foule ?

LA MORT.

Tout, tout !

SATAN.

Hâte-toi, maître du monde ! On va venir, on va t'égorger. Que l'empereur sache mourir !

NÉRON.

Mourir ! A peine ai-je vécu ! Oh ! comme j'accomplirais de grandes choses, à faire trembler l'Olympe ! Je finirais par combler l'Océan et me promènerais dessus en quadriges triomphal. J'ai encore envie de vivre, j'ai besoin encore de voir le soleil, le Tibre, les campagnes, le cirque au sable d'or ! Ah ! je veux vivre !

LA MORT.

Je te donnerai un drap dans la tombe, un lit éternel plus doux et plus tranquille que tes coussins d'empereur.

NÉRON.

Oui, je suis bien lent à mourir !

LA MORT.

Eh bien, meurs !

Et elle l'emporte dans les plis de son linceul qu'elle secoue sur la terre.

• • • • •